

ÉTUDES DE PHARMACOLOGIE ARABE

TIRÉES DE MANUSCRITS INÉDITS⁽¹⁾

PAR

M. MEYERHOF.

II. — LES PREMIÈRES MENTIONS EN ARABE DU THÉ ET DE SON USAGE.

Le thé, introduit en Europe à la fin du xvi^e siècle, était depuis longtemps connu des Persans et des Arabes⁽²⁾. Cependant, il n'est pas mentionné par la grande majorité des naturalistes, médecins et voyageurs arabes et ce n'est que récemment qu'on a trouvé la mention de cette plante dans quelques ouvrages peu connus. Nous pouvons fournir une contribution à l'histoire du thé en Orient grâce à un manuscrit arabe assez moderne qui se trouve ici, au Caire, parmi les ouvrages de la donation Taymūr Pāšā (n^o 164, *Médecine*) de la Bibliothèque égyptienne. Ce manuscrit porte le titre *Al-adwiya al-mufrada allati lam tuḍkar fī kutub al-mutaqaddimīn* (« Les remèdes simples qui ne sont pas mentionnés dans les livres des anciens ») et a été composé et écrit par un certain Mullā Muḥammed Ṭāhir au mois de Du'l-Ḥiġġa de l'an 1197 de l'Hégire (novembre 1783), probablement en Asie centrale. L'auteur n'est pas connu, mais il dit que ses professeurs étaient un certain Ḥasan ibn 'Alī al-'Aġamī que l'on peut identifier avec Ḥusayn ibn 'Alī al-Anṣārī⁽³⁾, et Aḥmed Efendi ibn Luṭfallāh⁽⁴⁾ qui composa

⁽¹⁾ Communication présentée en séance du 4 mars 1940, faisant suite à celle du 5 février.

⁽²⁾ Sir Denison Ross, dans *New China Review*, vol. I, p. 40.

⁽³⁾ FONAHN, *Zur Quellenkunde der persischen Medizin*, Leipzig 1910, p. 121, n^o 371.

⁽⁴⁾ *IBIDEM*, p. 94, et BROCKELMANN, *Geschichte der Arabischen Literatur*, Supplément vol. II, p. 637, Leyde 1938.

en turc un livre sur les remèdes nouveaux introduits de l'Extrême-Orient et d'Amérique ; ce livre inspiré par les renseignements d'un médecin français à Constantinople et qui fut traduit en arabe, paraît avoir servi de base au traité de notre Mullā Muḥammad Ṭāhir. Mentionnons encore qu'un médecin persan vivant aux Indes, Nūr ad-Dīn Muḥammad aš-Šīrāzī, avait composé en 1038/1628 un ouvrage dans sa langue maternelle et dédié au Grand Mogol Šāhghān, livre dont la dernière partie est consacrée aux six drogues : bézoard, bitume, squine, thé, café et tabac ⁽¹⁾.

Le premier rapport arabe sur le thé est dû, autant que nous le sachions, au marchand et voyageur musulman Sulaymān, qui rédigea son récit en 237/851 ⁽²⁾. Il est donc contemporain de la glorieuse dynastie chinoise des T'ang (618-906). La traduction de son texte donnée par le feu Gabriel Ferrand, dit ce qui suit : « Parmi les choses que la Chine produit en abondance, le roi se réserve le monopole du sel et d'une herbe séchée que les Chinois boivent dans de l'eau chaude. On vend cette herbe séchée dans toutes les villes pour d'énormes sommes ; on l'appelle *sāh* ساه ⁽³⁾. Cette plante a plus de feuilles que le trèfle ; elle est un peu plus parfumée que celui-ci, mais elle a un goût amer. On fait (d'abord) bouillir de l'eau et on la verse (ensuite) sur cette herbe. Cette infusion fait office d'antidote pour toute indisposition. »

Les deux autres récits que nous faisons suivre furent rédigés vers 850 et deux siècles plus tard respectivement. Mais parlons d'abord du manuscrit du Caire qui nous a conservé ces écrits. Il est divisé en deux livres (*aṣl*) dont chacun comporte plusieurs sections (*faṣl*) ; la plupart de ces sections sont subdivisées en chapitres (*waṣl*). L'auteur traite des drogues suivantes : la squine (*ḥaṣab šīnī*, *Smilax China*), la salsepareille (*'uṣba maḡribiyya*, *Smilax medica*), le bézoard animal et minéral, le thé, le café, la gomme gutte (*ḡūtā ḡubnā*), la térébenthine (*tarmantī* ou *maṣṭika sayyāla*), le tabac (*tunbāk*), le bitume et pétrole (*mūmiyā ma'danī*), la zédoaire (*ḡadwār*), l'ambre gris (*'anbar*) et le musc (*misk*). Chaque section est suivie d'or-

⁽¹⁾ FONAHN, *loc. cit.*, p. 88, no. 231.

⁽²⁾ *Voyage du marchand arabe Sulaymān en Inde et en Chine rédigé en 851 suivi de remarques par Abū Zayd Ḥasan (vers 916)*, éd. Gabriel Ferrand, Paris 1922, p. 58.

⁽³⁾ Probablement une corruption par un copiste pour *šā'* شاء.

donnances, et à la fin du livre un grand nombre de recettes (ordonnances) a été ajouté, la plupart tirées du petit précis d'ar-Rāzī (Rhazès) *Bur' as-Sā'a* (« Guérison en une heure »).

Ce qui nous intéresse ici, c'est la cinquième section qui porte le titre : « Sur l'explication véridique du thé chinois (*aš-šū al-ḥalā'i*), la cause de son apparition, son utilité et la manière de son emploi ; subdivisé en trois chapitres. »

« Le premier chapitre : l'explication de la forme arabe de son nom, et de la cause de son apparition.

C'est *čā* (à prononcer *tchā*) avec un *ḡīm* persan aux trois points (diacritiques) et, après, un *alif* raccourci (*i. e.* sans *madda* long). C'est un nom persan qui fut arabisé et dont le *ḡīm* fut échangé contre un *šin* et auquel fut ajouté à la fin un *yā'* pour compléter le nom. Et dans certains traités (on trouve) *ḥaṣā'i* (?) avec un (*ḥā'*) sans points diacritiques (et) un (*sād*) ⁽¹⁾. C'est un des remèdes qui n'étaient pas à la portée des anciens et qui ne sont pas mentionnés dans leurs livres. Par contre, quelques auteurs ultérieurs, comme Ḥunayn ibn Ishāq le Juif (*sic*) ⁽²⁾, et le traducteur du « Livre de la droguerie » d'Abū Rayḥān ⁽³⁾ ont parlé de la cause de son apparition et de quelques-unes de ses qualités spécifiques dont l'explication suivra ci-après. L'auteur raconte ensuite une légende d'après laquelle un courtier de l'empereur de Chine aurait été atteint d'une maladie grave qui lui causa une jaunisse si défigurante que le souverain ne voulait plus le voir et le bannit de sa Cour. Très peiné, le fonctionnaire quitta la capitale à la recherche d'un remède pour sa maladie et le hasard mit à sa portée une herbe dont la consommation lui procura en peu de jours le retour de sa santé et la disparition complète de la jaunisse. Mandé à la Cour, le malade

⁽¹⁾ Ici il y a un léger désordre dans le texte.

⁽²⁾ C'est Ḥunayn ibn Ishāq, le célèbre savant et traducteur chrétien du III^e/IX^e siècle à Bagdad. Il mourut en 260/873.

⁽³⁾ Il s'agit de la traduction de *Kitāb aš-Šaydana* composé par Abū'r-Rayḥān Muḥammad ibn Aḥmad al-Bērūnī en 442/1050 A. D. Voir BEVERIDGE, *An unknown Work by Albiruni*, dans *J R A S* (London 1902), p. 333-335 ; et M. MEYERHOF, *Études de pharmacologie arabe tirées de manuscrits inédits*, I. Le « livre de la droguerie » d'Abū'r-Rayḥān al-Bērūnī, dans *Bull. de l'Institut d'Égypte*, t. XXII (1940), p. 133-152.

guéri informa l'empereur de la cause de sa guérison ; le souverain fit alors examiner cette herbe merveilleuse par ses médecins et décrire leurs expériences sur d'autres malades. L'auteur continue : « Ishāq (*sic*) dit dans son (livre de l')explication (*at-ta'rif*)⁽¹⁾ : sa plante (celle du thé) ressemble au trèfle alexandrin (*barsim*), mais elle est un peu plus élevée et il y a en elle un certain goût amer. Après l'infusion ce goût amer se dissipe. Cette plante croît en Chine et les habitants de ce pays la broient humide et en boivent pour calmer la chaleur excessive du corps et pour purifier le sang. Le texte de cet auteur s'arrête ici. »

On voit que Ḥunayn, qui écrivit vers 850 ap. J.-C., n'avait qu'une connaissance incomplète du thé et de son usage, moindre que son contemporain Sulaymān, qui l'avait observé sur place. Voici maintenant le court article d'al-Bērūnī⁽²⁾ qui avait vécu à la frontière indo-afghane et qui emprunta surtout ses renseignements aux navigateurs musulmans. Son « Livre de la droguerie » qu'il composa en 442/1050 et qu'il ne put finir, contient cet article, qui est cependant perdu dans le manuscrit unique et mutilé de la bibliothèque de la mosquée Qurşunlu à Brousse. Il n'est conservé que dans la traduction persane⁽³⁾ et est retraduit par l'auteur du manuscrit du Caire comme suit :

« Le traducteur de la « Droguerie » d'Abū Rayḥān dit : *Ĉā* (*tchā*). C'est une plante qui croît en Chine. Les habitants de ce pays la coupent après la maturation, la sèchent et la gardent pour le cas de besoin. Ils la dissolvent dans l'eau chaude et la boivent. Il (le thé) remplace les remèdes laxatifs par son caractère équilibré et prévient les suites fâcheuses de certaines substances nuisibles, comme le vin. Pour cette raison, les habitants de Chine (*Haṭā*) et de Tibet (*Tubbat*) en boivent et l'échangent contre (sa valeur en) musc, parce qu'ils sont habitués à boire du vin ; ils boivent donc ce

⁽¹⁾ Parmi les ouvrages de Ḥunayn dont nous avons connaissance, il n'y en a aucun qui porte ce titre.

⁽²⁾ Voir M. MEYERHOF, *Das Vorwort zur Drogenkunde des Beruni*, dans *Quellen und Studien zur Geschichte der Naturwissensch. und der Medizin*, vol. III, fasc. 3, Berlin 1932 ; voir aussi note 3 à la page 159.

⁽³⁾ Le texte de cette traduction se trouve aussi dans la grande encyclopédie pharmacologique persane *Mahzan-i-adwiyā* de Mir Muḥammad Ḥusaʿyn (composée en 1772), éd. Calcutta, 1260/1844, p. 294 et suiv.

(thé) pour prévenir la nocivité du vin. C'est tout ce qu'en dit le traducteur. »

Après ces renseignements, les plus anciens sur le thé en langue arabe depuis le récit du marchand Sulaymān, l'auteur reproduit les dires de voyageurs plus modernes, mais dont il n'indique pas l'époque :

« Plus d'un parmi ceux qui ont visité ces régions a raconté que la ville de résidence de leur roi (l'empereur de Chine) est une ville appelée Hāgūūnī⁽¹⁾ ; au milieu de cette ville se trouve une vallée dans laquelle croît cette herbe sur ses bords et sur ceux de ses fleuves et cours d'eau. Au moment de la maturation, on cueille la plante, on la vend et on en paye l'impôt au roi (empereur). En réponse à la question du voyageur adressée à quelqu'un qui avait visité ces régions, le premier me dit : C'est un arbuste qu'on plante comme la canne à sucre et qui a parmi ses feuilles quelques-unes qui ressemblent à celle-ci. On le récolte aussi de la même façon trois fois par an. La première cueillette est spécialement réservée au roi (empereur) : c'est la meilleure. La deuxième est pour les fonctionnaires et les courtisans : elle est de force moyenne. La troisième cueillette est pour les habitants de cette ville : elle est vendue pour l'exportation et les marchands en achètent pour la transporter dans d'autres pays ; cette espèce inférieure est faible quant à ses qualités spécifiques et à son action. »

Ensuite l'auteur du traité discute les qualités et le « tempérament » du thé dont les auteurs anciens ne parlent pas. Il pense qu'il (le tempérament) doit être « froid » puisque Ḥunayn dit qu'il servait à calmer la chaleur excessive du corps ; mais les expériences des modernes prouvent que le thé possède un certain degré de « chaleur ». Quant à son utilité et à son emploi comme remède Muḥammad Ṭāhir lui attribue beaucoup de bonnes qualités : il améliore la couleur du malade, fait rougir son visage, enlève la mauvaise haleine, fortifie l'appétit et la puissance sexuelle, fortifie aussi le cœur et le cerveau, prévient les catarrhes et les coryzas, combat l'ozène, chasse l'odeur de l'ail, de l'oignon et du poireau de la bouche, dissout les mauvais « mélanges d'humeurs » dans le corps, fait disparaître la jaunisse, la cholérine, les hémorroïdes et la colique, et guérit les plaies quand on les lave avec une infusion de thé. On voit qu'on a fait du thé une vraie panacée. L'auteur fait suivre quelques récits sur les qualités spécifiques

⁽¹⁾ Peut-être pour Hāngū = Ch'uan-chou, ou pour Hang-tchéou ?

du thé : ainsi l'un des auteurs raconte que quelques savants se promenaient dans un jardin à Buḥārā et buvaient de temps en temps du thé venu de Chine. Cela leur causait chaque fois un tel appétit qu'ils ne mangeaient pas moins de dix fois ce jour-là. Une autre légende dit : qu'un habitant de Buḥārā aurait prétendu qu'un roi de Transoxanie avait reçu de l'empereur de Chine une cargaison du meilleur thé dont l'efficacité fut expérimentée de la façon suivante : le roi fit bouillir une vache entière dans un chaudron, et le messenger revenant de Chine y ajouta cinq ou six feuilles du thé impérial. Après une heure de cuisson, la chair de la vache était dissoute et on ne trouva dans le chaudron que les os !

Enfin, dans le troisième chapitre de cette section, l'auteur donne des recettes pour préparer le thé comme médicament. Il dit que certains avaient l'habitude de mettre un *mitqāl* (à peu près 4.60 grammes) de thé dans une livre (*ratl*) d'eau, de faire bouillir jusqu'à réduction au tiers, et buvaient ce breuvage sans y ajouter autre chose. Un homme de Kašgār (Asie centrale) avait bouilli deux *mitqāl* de thé dans deux livres d'eau, en ajoutant de temps en temps de l'eau froide, jusqu'à ce que la couleur du breuvage soit devenue comme celle du sirop de basilic (probablement brun-foncé), l'auteur essaya cette décoction et en trouva l'effet sur sa santé excellent. Dans une autre région de la Transoxanie on prépare le thé de la manière suivante : on prend du gingembre, du bois de santal blanc et de la cannelle ; une drachme de chaque ; on les pile et on les fait bouillir dans de l'eau jusqu'à réduction de moitié ; on ajoute le thé, on remue avec une cuillère et on fait bouillir jusqu'à obtenir la couleur du sirop susmentionné ; on garde cette décoction dans un vase de porcelaine ou de verre pour s'en servir au besoin après l'avoir réchauffé ; on peut y ajouter du sucre. Le grand public se divise en deux groupes : celui qui boit le thé avec du sucre et celui qui le boit sans sucre. L'auteur préfère le thé sucré pour des raisons médicales. C'est ainsi que finit un des premiers rapports arabes sur le thé.

Il est intéressant de noter parmi les nombreuses qualités attribuées par les Arabes au thé quelques-unes que nous apprécions nous-mêmes aujourd'hui en le considérant comme un stimulant stomachique, nervin, cardiaque et diurétique.

M. MEYERHOF.